Document généré le 3 juil. 2025 01:33

Urban History Review
Revue d'histoire urbaine

Ostrowetsky, Sylvia. *L'Imaginaire bâtisseur. Les villes nouvelles françaises*. Paris : Librairie des Méridiens, 1983

Béatrice Sokoloff

Volume 13, numéro 3, february 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1018119ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1018119ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)
1918-5138 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Sokoloff, B. (1985). Compte rendu de [Ostrowetsky, Sylvia. *L'Imaginaire bâtisseur. Les villes nouvelles françaises*. Paris : Librairie des Méridiens, 1983]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, *13*(3), 262–264. https://doi.org/10.7202/1018119ar

All Rights Reserved © Urban History Review / Revue d'histoire urbaine, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

and provocative insights should not be ignored by historians of English urban life.

Robert Glen
Department of History
University of New Haven

Ostrowetsky, Sylvia. *L'Imaginaire bâtisseur. Les villes nouvelles françaises.* Paris: Librairie des Méridiens, 1983.

Sylvia Ostrowetsky, sociologue et sémioticienne, interroge depuis de nombreuses années le fait urbain et les interventions planificatrices sur l'espace, dans une perspective théorique stimulante, qui ne craint pas de se développer sur les frontières de plusieurs disciplines. Son dernier ouvrage, «L'Imaginaire bâtisseur», a pour objet l'analyse non seulement de l'image des villes nouvelles françaises dans le discours de leurs planificateurs, mais aussi de l'efficace de cette «parole bâtisseuse». Le propos est ambitieux, puisqu'il cherche à développer une approche théorique originale, où les rapports de la société et de l'espace échapperaient enfin à la question sans fin retournée: «est-ce l'espace qui détermine la société ou la société qui détermine l'espace?» Pour aller au-delà de ce dilemme causal, il s'agira pour Sylvia Ostrowetsky «de décrire ce jeu fondamental, sans cesse renouvelé, entre sujet et objet, entre société et espace, (. . .) rapport (. . .) de réciprocité ou plutôt de synthèse, selon les concepts propres à l'espace et à sa logique» (p. 14). Montrer, donc, comment s'articule la production sociale de sens dans le domaine de l'espace urbain: double défi théorique, qui renvoie à des domaines que la sociologie a encore du mal à constituer. D'où le parcours sinueux de la démarche de Sylvia Ostrowetsky, ses allers et retours entre l'espace et le social, médiatisés par la catégorie de l'imaginaire. Parcours jalonné de multiples confrontations entre la sociologie, bien sûr, la psychologie et la psychanalyse, l'anthropologie, l'histoire, la linguistique, la sémiotique, la philosophie enfin, pour assurer un soubassement théorique et méthodologique à l'analyse empirique qui se développe dans la troisième partie, intitulée «la parole bâtisseuse», parole en acte des bâtisseurs des villes nouvelles.

D'entrée de jeu, Sylvia Ostrowetsky aborde la «dimension spatiale du social». Toute la première partie du livre s'attache à repérer une base théorique minimale pour penser la dimension spatiale (et le sens spatial comme «autre du discours») en tant que dimension constitutive de la société; base théorique qui permettra d'élaborer ensuite un protocole de l'analyse de l'urbanisme contemporain et de son objectif: «redonner sens à l'espace, recréer les villes». Dans cette première partie, Sylvia Ostrowetsky commence par rappeler la différence entre symbolique et imaginaire pour reprendre ensuite la thèse de Baudrillard sur la dérive du symbolique dans la société contemporaine: s'il n'y a plus de symbolique urbaine (spatiale et monumentale) dans nos sociétés, c'est au niveau de l'imaginaire social que l'on retrouve l'articulation de la «parole bâtisseuse». Mais avant d'en arriver là, encore faut-il s'interroger quelque peu sur l'espace comme tel.

Le chapitre 2 de la première partie nous offre une défense et illustration de l'espace, dans une réflexion qui recourt aussi bien à l'anthropologie et à l'histoire de l'art qu'à la philosophie, pour tenter de cerner la nature de l'espace, sa spécificité qui l'oppose au temps, à l'écriture: forme sociale, toujours marqué par l'histoire, l'espace n'est pas une forme vide, un contenant, mais plutôt une dimension, une «capacité» (Sylvia Ostrowetsky cite Merleau-Ponty, pour lequel l'espace doit être pensé comme la puissance universelle des connections entre toutes choses). Pour analyser le «sens de l'espace», il faut tenir compte de sa nature, qui renvoie à des représentations qu'on pourrait qualifier de «pré-linguistiques». L'espace ne saurait par conséquent être analysé sur le modèle de la langue; Sylvia Ostrowetsky justifiera ainsi son recours à la sémiotique, plus longuement explicité dans la troisième partie, lorsqu'elle exposera ses choix théoriques et méthodologiques (essentiellement hjelmsléviens et greimassiens) pour rendre compte, dans «le paradigme urbain», de l'espace imaginaire des représentations véhiculées par les urbanistes contemporains des villes nouvelles.

Mais avant de procéder à cette analyse rigoureuse, Sylvia Ostrowetsky nous fait faire un autre détour. La deuxième partie du livre, intitulée «L'espace véridique», s'ouvre en effet sur des interrogations qu'on pourrait qualifier d'archéologiques, où l'auteur nous ramène à ce passage d'une sensibilité historique à une autre, en ce qui a trait aux conceptions de l'espace urbain: passage où s'illustre également la domination croissante des représentations imaginaires sur les représentations symboliques. A travers l'analyse de la «fonctionalisation de l'espace», dans l'histoire de la pensée architecturale et urbanistique, Sylvia Ostrowetsky développe l'idée que «la fonction, c'est l'institution imaginaire de la société» (p. 104); le fonctionnalisme apparaît comme un discours qui articule de manière synthétique, selon les modalités opératoires d'une «formation de compromis», les diverses exigences de l'action sociale dans le domaine de la production architecturale et urbaine. Un nouveau vocabulaire de l'espace en émerge, porteur de la vision réformatrice, démocratique, hygiéniste de l'urbanisme contemporain.

Ce vocabulaire, Sylvia Ostrowetsky nous en décrit la richesse métaphorique dans le chapitre 2 de cette partie; les métaphores sont organiques, vitalistes. On peut noter un glissement toutefois entre les différentes époques du fonctionnalisme, en ceci que la métaphore globale du corps vivant harmonieux et équilibré fait place de plus en plus à des métaphores exprimant un équilibre de type

«physiologique» entre les fonctions qui assurent la «vie» de la ville. Si les trois fonctionnalismes correspondent pour Sylvia Ostrowetsky à une étape de déconstruction de l'espace symbolique, qui débouche sur les conceptions abstraites du fonctionnalisme universel d'un Le Corbusier, par exemple, le projet des villes nouvelles, tout en s'inscrivant à sa manière dans la trame de l'imaginaire social contemporain, tenterait de remonter le courant: comment redonner aux villes un surplus d'âme, recréer du sens, là où il n'y avait plus qu'une réponse, parfois généreuse il est vrai, à une demande sociale exprimée en termes de «besoins»? En d'autres termes, jusqu'où l'urbanisme des villes nouvelles opère-t-il une rupture avec une certaine conception de l'espace comme produit social, comme projection de besoins sociaux? Peut-on voir dans les nouvelles métaphores sur le thème de la ville comme organisme vivant, et la réincorporation, réinterprétation par les urbanistes dans leurs schémas spatiaux, de figures anciennes du lieu (telles l'«agora», le «forum», la «place du village», voir le «souk», le tout plongé dans une nature domestiquée, dans la verdure sécularisée des «parcs») ce supplément d'âme recherché, cette articulation spatiale proprement symbolique que la société industrielle a depuis longtemps fait éclater?

Pour répondre à cette question, Sylvia Ostrowetsky nous démontre, dans la 3e partie de son livre, la «parole bâtisseuse» en acte. Ses références théoriques renvoient ici au courant anglosaxon de philosophie du langage, qui définit la parole dans sa dimension d'action sur la société (voir les travaux d'Austin, de Searle), pour «montrer combien la performance agit comme en retour sur le langage même de l'espace ou disons mieux sur l'espace aménagé comme langage» (p. 208). Analysant la performance sémio-génétique du discours urbanistique, pour cerner sa capacité de création, d'innovation, l'auteur démontre dans le chapitre intitulé «le paradigme urbain» que l'ensemble des discours retenus (une série d'interviews de responsables de la planification des villes nouvelles) possède bien les caractéristiques et la cohérence d'un langage.

Langage de l'espace ou langage sur l'espace? C'est peut-être là un des points les plus délicats de toute l'entreprise. Car Sylvia Ostrowetsky nous a longuement montré auparavant que l'espace ne devait pas être analysé sur le même schéma que la langue. Il est vrai que la méthode qu'elle développe, en se fondant sur des présupposés théoriques de sémiotique générale (empruntés à Hjelmslev et Greimas), peut nous convaincre qu'il s'agit bien là d'un langage spatial. Néanmoins c'est à travers une expression discursive qu'il est appréhendé. Sylvia Ostrowetsky/justifie le choix qu'elle opère «de parcourir une parole — les interviews — et non l'espace construit lui-même» parce que cette parole, comme le plan, «est devenue un moyen inévitable de construire pour nos sociétés contemporaines» (p. 219). Ce serait également, selon l'auteur, «le seul moyen efficace de percevoir une logique sémio-génétique à l'oeuvre». Ce postulat oriente toute la recherche. Il n'en reste pas moins que d'autres options pourraient s'avérer intéressantes, quelles que soient par ailleurs les difficultés que rencontrerait sûrement une analyse sémiotique procédant sur d'autres bases de description de l'espace que des énoncés discursifs.

Que nous révèle finalement cette analyse sémiotique de l'urbain, tel qu'il est conçu et bâti dans l'expérience des villes nouvelles? Si les lieux classiques de la ville sont devenus des modèles, des métaphores de l'urbain, ils se présentent également dans le discours des urbanistes comme des éléments discrets, isolables (p. 281). La réintégration des figures de la ville classique par l'urbaniste contemporain agit comme un «bricolage imaginaire» car ces figures ont perdu leur fondement symbolique historique et ne fonctionnent qu'à titre d'images juxtaposées. La syntaxe du discours urbanistique contemporain continue par ailleurs à relier des fonctions, ségrégées ou superposées. Si l'auteur peut conclure que «dans l'univers construit de l'urbanité contemporaine, tout devient compatible» (p. 294), ne faut-il pas voir également dans le discours urbanistique une nouvelle forme idéologique? Car l'urbanisme est également le produit d'une institution étatique, comme l'auteur le souligne dans le chapitre réservé aux commentaires sur les origines et le contenu du schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de la Région de Paris, véritable «texte fondateur» de la politique des villes nouvelles. Même si l'analyse de la politique urbaine n'était pas ici l'objet de l'analyse, et étant donné que l'auteur termine tout de même son livre sur des conclusions intitulées «la dimension sociale du spatial», on aurait pu s'attendre à l'énoncé de quelques relais théoriques qui permettent d'articuler l'analyse des effets «internes» des discours à une analyse «externe». C'est l'éternel problème de l'analyse du sens face à l'analyse du social qui resurgit ici. Comment développer les deux aspects de l'analyse sur une base sinon commune, du moins articulable théoriquement? Sur ce point, le livre de Sylvia Ostrowetsky n'apporte pas d'hypothèses révolutionnaires.

Mais on reste séduit par l'extrême richesse des références théoriques, plus stimulantes peut-être pour la réflexion sur des pistes d'analyses nouvelles (en ce qui a trait au concept d'espace notamment) que les résultats de l'analyse du corpus d'interviews. A ce niveau on reconnaîtra néanmoins un souci de démontrer une thèse sur le fonctionnement imaginaire des représentations contemporaines sur l'espace que bien d'autres n'ont fait qu'affirmer. A l'issue d'un parcours nomade qui voulait «faire de la démarche un lieu à part entière» (p. 10), Sylvia Ostrowetsky nous aura fait goûter à plusieurs reprises à ce qu'elle nomme si bien «la vertu flamboyante des oasis». Et on ne sait plus ce qu'il faut préférer, des intuitions théoriques pas toujours formulées explicitement, mais qui font appel hardiment à toutes les disciplines des sciences sociales, ou de la rigueur de l'analyse

de ce langage contemporain de l'espace. Un livre à relire, donc, et ce n'est pas le moindre éloge qu'on peut lui faire!

Béatrice Sokoloff
Institut d'urbanisme
Université de Montréal